



HAL
open science

Faut-il être de son temps: Le paradoxe de l'historien

Erwan Caulet

► **To cite this version:**

Erwan Caulet. Faut-il être de son temps: Le paradoxe de l'historien. Magphilo (SCEREN - CNDP), 2004, 12. hal-03769845

HAL Id: hal-03769845

<https://hal.science/hal-03769845>

Submitted on 7 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ce texte a été écrit pour le compte du *Mag philo*, n° 12, hiver 2004-2005. Cette publication en ligne du SCEREN-CRDP (aujourd'hui Canopé), animée par Gilles BEHNAM, professeur de philosophie au lycée Léonard de Vinci de Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis), n'existe plus et ses articles ont disparu d'internet.

FAUT-IL ÊTRE DE SON TEMPS : LE PARADOXE DE L'HISTORIEN

par Erwan Caulet

Dans *On connaît la chanson* d'Alain Resnais (1997), la doctorante en histoire médiévale jouée par Agnès Jaoui subit les moues et les silences dubitatifs des personnages du film à l'annonce de son très érudit sujet de thèse sur les chevaliers-paysans de l'An Mil du lac de Paladru. L'anecdote est révélatrice des enjeux qui, pour un historien, sous-tendent l'interrogation : faut-il être de son temps ? Ne serait-ce que parce que, comme le gag fil(m)é du film de Resnais, elle semble suggérer qu'être historien, c'est se détacher du présent pour se tourner vers le passé, tour d'ivoire désincarnée, sans utilité sociale évidente. Suggestion qui, selon qu'on appréhende la question de façon synchronique ou diachronique, résonne de plusieurs façons aux oreilles de l'historien, et qui tournent toutes autour du rapport que ce spécialiste du passé peut entretenir avec son époque. Y a-t-il, ainsi, des sujets plus « de leur temps » que d'autres (par exemple : guerre d'Algérie vs chevaliers du lac de Paladru) ? Le passé peut-il être de [notre] temps – en tout cas sa lecture ? Quelle actualité pour la démarche ou le sujet de l'historien ? Quelle utilité sociale ?

Être de son temps pour un historien : le cas de l'histoire « immédiate » :

Être « de son temps », pour l'historien, est-ce, contrairement à celui qui s'intéresse aux chevaliers du lac de Paladru, s'atteler à l'histoire de son époque ? La question se pose tout particulièrement, au vu du succès de ce « genre » historique qu'est l'histoire dite « immédiate » ou « du temps présent ». Est-ce justement parce que ce sont des sujets plus « parlants », plus « de leur temps » qu'ils rencontrent un intérêt particulier ? Cette forme d'histoire n'est pourtant évidente en soi, posant de réels problèmes méthodologiques : l'historien, par définition spécialiste du passé, tourné vers lui, peut-il l'être aussi du présent ? Être historien du présent est-il possible ? Le présent est-il, tout simplement, un objet historique, à tout le moins « historicisable » ?

Ces deux dernières interrogations ont longtemps travaillé la communauté historienne (qu'on songe à la reconnaissance académique finalement tardive de « l'histoire du temps présent » – les années quatre-vingts) et continuent à le faire, ne serait-ce qu'à cause des problèmes épistémologiques non négligeables qu'elles posent à ses « pratiquants ». Jean-Jacques Becker en pointe quelques-uns dans l'avant-propos de son ouvrage sur l'histoire de France immédiatement contemporaine (1974-1995)¹, en voulant cerner les spécificités de son objet d'étude. Insistant sur le fait que son livre « appartient dans une grande mesure à l'histoire immédiate », l'auteur reprend, en effet, bien des préventions historiennes sur ce « genre » : l'absence « d'archives publiques », quand bien même « il n'est pas sûr que, quand elles seront ouvertes dans de nombreuses années, elles apportent beaucoup, tant, de nos jours,

¹ Jean-Jacques Becker (avec la collaboration de Pascal Ory), *Crises et alternances (1974-1995)*, Paris, Seuil, 1998, collection « Points-Histoire », Série : « Nouvelle Histoire de la France contemporaine » -volume 19. Toutes les citations faites dans cet article sont extraites de l'avant-propos, pp. 7-8.

les acteurs estiment tout à fait urgent de livrer leurs souvenirs et leurs documents à la connaissance du public, tant les journaux par la pratique de l'investigation cherchent et parviennent à percer le secret de certains événements et du comportement des acteurs » ; ou le fait, « plus gênant pour l'écriture de l'histoire [que] pourrait être le manque de distance par rapport aux événements, rendant difficile d'établir une hiérarchie entre eux et faisant courir le risque d'insister sur tel ou tel fait que l'avenir ne retiendra guère ».

À suivre Jean-Jacques Becker, l'histoire du temps présent (dite aussi « histoire immédiate ») se heurterait à deux obstacles : l'absence de sources et le manque de recul. Considérations épistémologiques habituelles qui se rapportent toutes, en fait, aux constituants de l'identité du « métier d'historien », à son éthique, à ce qui fonde sa crédibilité scientifique et la force de ses analyses, par opposition au travail du journaliste ou du commentateur, lequel relève plus d'une analyse dans/de l'instant, dans la foulée de l'événement -comme le suggère, d'ailleurs la critique implicite de la masse documentaire suscitée par les contemporains, de leur volonté de faire œuvre « historique ». Et de fait, au moins l'un des deux obstacles initiaux pourrait être accrédité, si l'on s'en tient au volume hors norme de l'ouvrage de Becker (750 pages contre 350 à 400 pour les plus denses de la collection). Comme si, effectivement, l'historien du temps présent n'avait pas su établir un tri dans les faits ni établir une hiérarchie dans les événements et s'était fait le chroniqueur des faits, essentiellement politiques, de cette période (comme le montre le plan analytique adopté).

Faut-il conclure, par conséquent, à une difficulté, sinon à une impossibilité, d'être historien de l'immédiatement contemporain ? Ce serait contradictoire avec les nombreuses publications qui, on l'a vu, relèvent de ce genre et semblent indiquer le contraire. Comment, dès lors, expliquer un tel paradoxe ? Il faut, pour ce faire, s'intéresser au travail, proprement historique, effectué par une telle littérature, lequel est, par delà les difficultés rencontrées, un travail d'historicisation du temps présent.

Historiciser le temps :

Ainsi Jean-Jacques Becker, dans l'ouvrage précité, fait-il bien œuvre d'historien, ne serait-ce qu'en opérant un travail de mise à distance, de recul. En effet, au-delà des difficultés que l'on vient d'évoquer, il effectue malgré tout ce travail de tri et d'ordonnement des faits, de hiérarchisation, évoqué plus haut, pour construire une histoire de la double décennie 1974-1995. *A fortiori*, quand, pour y parvenir, il s'attache, comme cela lui « est apparu [...] nécessaire », à « montr[er] en conclusion comment pendant ces vingt années la société française s'est transformée, a été véritablement bouleversée, parce que c'est le *nécessaire substrat* de toute cette histoire » [je souligne]. Il réintroduit ainsi, en effet, le temps long de l'histoire dans ce travail d'appréhension du présent. Comme si cette réintroduction permettait à l'auteur de renouer avec cette éthique historique qu'il a du mal à retrouver dans l'histoire immédiate, mal à l'aise qu'il est dans cette forme d'écriture de l'histoire, sans recul ni archives, c'est-à-dire sans ses appuis historiques habituels. Comme si seule la remise en perspective dans le temps long donnait à l'histoire du temps présent son historicité, parce qu'elle lui permettait « d'entrer dans l'histoire ».

Ainsi, la hiérarchisation des faits, la construction d'une intelligibilité historique du présent, par (ré)inscription dans le temps long, sont autant d'étapes de la méthode de l'historien. C'est le travail qu'il effectue sur le passé qui est ici mis en valeur, travail que Paul Ricœur a contribué à analyser et à décrypter. À suivre ce dernier², l'histoire (comme tout

² Ce développement sur Ricœur s'appuie sur l'ouvrage *Temps et Récit* (Paris, Seuil, 1983-1985), et sur les analyses qu'en proposent les auteurs suivants :

- Antoine Compagnon, *le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Seuil, rééd. Coll. « Points », 1998, pp. 147-156 ;

récit) a la fonction sociale d'être une des « façons » dont on vit le monde : « [elle] représente notre connaissance pratique du monde et engage un travail communautaire de construction d'un monde intelligible [au même titre que la] connaissance logico-mathématique³. » À ses yeux, le récit historique donne forme à la succession informe des événements, humanise le temps, en l'articulant narrativement, parce que cette mise en récit est mise en sens, en ordre, du temps. « Paradigme d'ordre⁴ », outil de figuration du monde et du temps, l'histoire agit en créant d'une génération à l'autre un dialogue entre les récits par lesquels chaque génération donne du sens à l'histoire, et partant, une filiation, une communauté, permettant de dépasser l'opposition entre un temps intime et instantané, sans consistance [son temps] et ce temps long et pesant, cosmique, presque vertigineux.

Les catégories mobilisées par Becker dans son ouvrage, ainsi que son travail historique (tri et hiérarchisation des faits, remise en perspective dans le temps long) correspondent bien à la mise en ordre et en sens évoquées par Ricœur. On assiste, de fait, à la construction d'une première intelligibilité historique de la période 1975-1995, à un travail d'explicitation, de compréhension. C'est à ce nœud, dans ce travail d'historicisation, que se situe le succès d'une telle histoire.

En effet, toujours selon Ricœur, le travail de *symbolisation* historique du monde s'opère dans une configuration générationnelle bien spécifique : elle est l'expression, « socio-historiquement » située, du travail de la société sur elle-même, sur son époque, son passé... Elle est une réponse à la demande sociale de construction d'une intelligibilité du temps et des événements. Par conséquent, construire l'histoire du temps présent est moins se saisir d'un sujet particulièrement « de son temps » que répondre à un besoin social d'histoire, d'intelligibilité historique, comme mode d'explication du monde parmi d'autres. Ce n'est pas tant l'histoire du temps présent que le besoin qu'on a de l'analyser, de l'appréhender depuis un point de vue, un mode explicatif historique qui est d'actualité. Dès lors, la question initiale se pose moins en termes d'objet ou de sujet historiques qu'en termes d'historicité de cet objet ; de ce qui fait qu'on se saisit, ou non, d'un sujet. C'est son caractère d'*objet-devenu-historique*, d'*objet-suscitant-une-interrogation-historique* qui fait son historicité, plus que l'objet lui-même. Bref, il reçoit son caractère historique des catégories normatives propres aux historiens mais aussi à la société, catégories fondatrices de ce qui est historique et de ce qui ne l'est pas ; de ce qui relève de l'histoire et de ce qui n'en relève pas, en liaison avec la fonction sociale de l'histoire et de l'historien, avec les questionnements historiques d'une société sur son passé, voire son présent.

On comprend, dès lors, qu'à partir du moment où c'est l'historien qui a la charge sociale de construire une telle intelligibilité, être de son temps, pour un historien, n'est pas tant s'intéresser à un sujet contemporain, immédiatement parlant à la société, que participer à cette construction du rapport qu'une société, qu'une génération entretient avec son passé ou son présent. Être de son temps est donc moins une question de sujet ou d'objet d'étude qu'une question d'historicité de ce sujet ou de cet objet d'étude, qui le fait plus de son temps, plus « exposé » que d'autres, en fonction du rapport entretenu à son passé ou à son présent par une configuration socio-historique précise. On s'appuiera sur quelques exemples pour s'en convaincre.

Quelques exemples :

- François Dosse, *Paul Ricœur : les sens d'une vie*, Paris, La Découverte, 1997, pp. 551-560 (qui s'appuie aussi sur la biographie de Ricœur d'Olivier Mongin).

³ A. Compagnon, *op. cit.*, p. 153.

⁴ L'expression est de Paul Ricœur.

Depuis quelques temps, les livres ou les interventions sur le climat et son histoire se multiplient. Pourquoi cet intérêt pour un sujet qui, *a priori*, peut relever du même genre historique « anecdotique » que les chevaliers-paysans du Lac de Paladru d'Agnès Jaoui ? Tout simplement parce qu'avec les craintes sur le dérèglement du climat se fait sentir le besoin d'appréhender le (réel ou supposé) cycle actuel de réchauffement dans une perspective de temps long, seule à même d'apporter un début de réponse sur le caractère inédit ou non de l'épisode, son origine ou non anthropique, bref de relativiser ou non cet événement. C'est une interrogation sociale, un besoin d'intelligibilité historique de l'événement présent (la modification climatique) qui a créé ou fait émerger l'historicité latente d'un tel objet. La logique est la même, à cet égard, pour ce qui concerne les dernières orientations historiographiques de la recherche sur la Première Guerre mondiale. C'est une approche culturelle et anthropologique qui est actuellement développée dans ce champ de la recherche, notamment autour de l'équipe de l'Historial de Péronne (Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau...). Cette façon d'aborder la guerre, de construire son intelligibilité autour des notions d'« univers sensible » des soldats, de « culture de guerre », est à rattacher à la disparition des derniers poilus, à la perte de ce lien direct avec l'événement et à l'impossibilité pour nos sociétés actuelles, déconnectées des réalités concrètes et immédiates des affrontements militaires, d'appréhender et de comprendre une telle configuration socio-historique totale et extrême, son sens aux yeux des contemporains et des protagonistes⁵.

Les ressorts sont les mêmes, qui expliquent le développement massif récent de la recherche sur la Guerre d'Algérie. Benjamin Stora a, dans plusieurs articles⁶, analysé ce passage de la mémoire à l'histoire de la guerre d'Algérie. Et dans cette évolution sinueuse, il est facile de repérer ce poids du besoin d'explication et d'intelligibilité de l'événement qui fait ou non l'actualité historique d'un questionnement, qui fait qu'un historien est ou non « de son temps ». La recherche sur l'Algérie, à suivre Benjamin Stora, est, en effet, passée par plusieurs stades, répondant à des questionnements différents. Si dans un premier temps c'est une volonté d'oubli qui caractérise l'histoire de cet événement (après 1962), malgré les *Paravents* de Genet, la *Bataille d'Alger* de Pontecorvo (1966), *Muriel* de Resnais (1963) ou *le Petit soldat* de Godard (1960), etc., l'Algérie revient rapidement sur le devant de la scène à la suite des événements de 1968, dans la foulée de l'engagement tiers-mondiste (et à la suite de diverses publications -*la Guerre d'Algérie* de Courrière, parue entre 1967 et 1971, par exemple, et bien d'autres ouvrages). Si beaucoup de choses sont dites à ces occasions, on reste toutefois dans une période de « décolonisation » de l'écriture de l'histoire (Mohammed Chérif Sahli). C'est dans les années 1980 que s'opère le basculement, notamment avec le goût pour l'histoire vécue et les récits individuels, goût qu'utilise notamment le cinéma (Schoendorffer, Arcady...), et surtout avec le « durcissement des mémoires » autour de la guerre, chez les enfants de l'immigration algérienne, avec les plaintes contre Le Pen, avec les différents témoignages qui se multiplient. À quoi il faut ajouter la Guerre civile en Algérie dans la décennie 1990, les progrès de l'histoire universitaire (les travaux de Guy Pervillé et Charles-Robert Ageron), l'ouverture des archives, l'arrivée de nouvelles générations de chercheurs (Raphaëlle Branche, Sylvie Thénault), la volonté de témoigner au soir d'une vie... Bref, tout concourt à ce que la société soit travaillée par ce besoin d'appréhender la guerre d'Algérie, de construire un rapport de la société française à cet événement.

⁵ Voir à ce sujet le bilan historiographique d'Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre, un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, coll. « Points-Histoire », 2004 ou le livre au titre, ô combien expressif, d'Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, *14-18 : retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

⁶ On s'appuie pour ce paragraphe sur celui paru dans la revue *L'Histoire* (n° 292, novembre 2004, pp. 54-59) sur « la fin de l'amnésie ». On y renvoie donc pour toutes les références citées ou évoquées dans le présent développement, une fois pour toutes.

Il faut signaler, à ce propos, la richesse heuristique (et on le voit bien à travers cet exemple de la guerre d'Algérie et de son retour sur la scène publique) de l'histoire de l'histoire, de l'analyse des postures historiques de chaque génération face à tel ou tel événement, de l'étude de la capacité du passé « à être de son temps ». Ces types d'analyses (et particulièrement celles des « *come-back* » historiques -par exemple l'histoire de la France de Vichy...) connaissent d'ailleurs un réel développement, tant elles révèlent d'informations sur tels ou tels événements, leur ombre portée sur les sociétés qui ont des liens historiques avec eux, qui les ont vécus, les recompositions ou reconstructions qui les ont suivis, la compréhension que ces mêmes sociétés en ont eue... Plus généralement, elles sont aussi un moyen de pénétrer et de comprendre la capacité réflexive des sociétés sur elles-mêmes, les catégories et les schèmes fondateurs des sociétés, de leur culture politique ou nationale... Il n'y a, à cet égard, pas de plus bel exemple que l'étude des liens chaotiques que la France du XIX^e siècle entretient avec la Révolution Française pour comprendre et éclairer l'impossible stabilisation politique qui caractérise l'histoire politique du pays dans l'essentiel de « l'ex-siècle dernier » comme sa culture politique ou nationale jusqu'à aujourd'hui et le rapport que l'on entretient à elle, véritable mythe fondateur de notre société politique.

Reste qu'un tel fonctionnement social de l'histoire, le fait que toute question sur l'histoire est nécessairement datée et située, qu'elle porte sur l'histoire ancienne (*cf.* la charge idéologique de l'usage des références à Athènes ou Sparte sous la Révolution) ou sur la plus contemporaine, n'est pas sans poser d'importants problèmes à l'historien, notamment en le plaçant au milieu de polémiques ou de querelles dans lesquelles il n'a pas réellement sa place, ainsi comme arbitre ou expert dans tel ou tel procès touchant à l'attitude de la France pendant les années noires de Vichy (procès Papon), tant son but n'est pas de juger ou de trancher. Etre de son temps, s'inscrire dans cette construction du rapport d'une société à son passé implique aussi de poser la question du rapport entre l'historien, son travail et la demande sociale d'histoire. Etre de son temps est, en effet, aussi arbitrer entre le temps historique social et ses injonctions (approche commémorative de l'histoire ; prégnance d'une conception de l'histoire mal dégagée de la notion de mémoire ; approche convulsive de la part de la société de tel ou tel aspect épineux d'un « passé qui ne passe pas »...) et l'actualité du champ historique plus restreint qu'est la recherche scientifique. Analyser ce qu'est être de son temps pour un historien passe donc aussi par la délimitation de la ligne de démarcation entre ces deux types d'histoire, ces deux façons de penser l'histoire et de construire le rapport d'une société à son passé, rapport intrinsèquement élaboré à la confluence de l'un et de l'autre.

Erwan Caulet,
Docteur en Histoire contemporaine
Professeur d'histoire-géographie en lycée